

# Fraternité

Albert Jacquard

*Petite philosophie à l'usage des non-philosophes*, Calmann-Levy, 1997

« Ne vouloir faire société qu'avec ceux qu'on approuve en tout, c'est chimérique, et c'est le fanatisme même. »

Alain

« Mes bien chers frères » : Il s'agit là des chrétiens considérés comme enfants de Dieu par le baptême. Ce sentiment de fraternité qui les unit ne les oppose-t-il pas en même temps aux « autres », aux non-chrétiens ou aux non-croyants ?

Une fois de plus l'étymologie va se révéler éclairante. Le mot « frère » dérive d'un mot latin qui ne faisait nulle allusion à un lien parental. *Frater* désignait tout membre de l'espèce humaine, de la « famille humaine ». Si l'on voulait spécifier une descendance commune, il fallait ajouter l'adjectif « germain », évoquant le *germen*, la graine. Ce terme reste utilisé à propos des « cousins germains », ceux avec qui l'on a en commun un couple de grands-parents.

Aux yeux des premiers chrétiens, le sacrement du baptême donnait au baptisé une nouvelle nature ; du coup, l'humanité se trouvait séparée en deux groupes distincts, les chrétiens et les autres ; le terme « frère » a alors été réservé aux membres du groupe dont on faisait partie. Cette utilisation du mot s'est généralisée ; nombreuses sont aujourd'hui les collectivités, par exemple les diverses obédiences maçonniques, qui désignent comme frères ceux qui ont subi une initiation scellant leur appartenance.

Comme pour la plupart des mots souvent employés, son usage a fait perdre à ce « frère » beaucoup de sa précision. Son sens dépend essentiellement du contexte. Lorsqu'un prédicateur dans une église s'adresse à son auditoire par la formule consacrée : « Mes bien chers frères », on peut espérer qu'il ne considère pas seulement comme frères les chrétiens de l'assistance, mais la totalité des humains présents.

*Pourrait-on définir la fraternité comme « la construction progressive de chacun » ? À la fin de Éloge de la différence, vous écrivez : « Quel plus beau cadeau peut nous faire l'« autre » que de renforcer notre unicité, notre originalité, en étant différent de nous ? »*

Lorsque « frère » a pour sens « membre de la famille humaine », appeler l'autre « frère » n'est qu'une tautologie. Ce terme, en fait, est utilisé pour préciser une attitude face à l'autre, attitude fondée sur le constat d'un lien. Ce lien, bien sûr, est biologique, créé par la possession d'un patrimoine génétique en partie commun. Il est aussi, et surtout, culturel, créé par la possible intervention de chacun dans la réalisation de la personne de l'autre. Lorsque je dis : « Tu es mon frère », je fais le constat de la présence de l'autre dans le tissu des liens qui me permettent de devenir moi.

*On associe souvent les deux termes suivants : « fraternité universelle ». Diriez-vous que c'est le rêve suprême ? Que mettriez-vous alors sous cette expression : la paix, l'harmonie, ou la mise en commun ?*

Tout humain que j'exclus des liens que je tisse est une source dont je me prive. Le rêve est donc de n'exclure personne, la « fraternité universelle » correspond à un réseau d'échanges étendu à tous mes semblables. La mise en commun, la paix, l'harmonie, sont des structures de relations favorables à la mise en place d'un tel réseau. Elles découlent d'une attitude indispensable : le respect.

*Vous aimez, je crois, distinguer entre ce que vous appelez une « fraternité du passé » et une « fraternité de l'avenir », celle-là même que vous venez d'évoquer. Vous dites : « Mon passé me rend frère de tout. »*

Cette affirmation correspond d'abord à ma réalité biologique. Dans cette optique, mon passé c'est ma généalogie ; si elle est reconstituée sur six millions d'années jusqu'à l'origine du genre Homo, je suis apparenté à tous les humains ; sur trois milliards d'années jusqu'à l'origine des êtres vivants, je suis apparenté à tous ces vivants ; sur quinze milliards d'années jusqu'à l'après big bang, je suis apparenté à tout ce qui existe dans l'univers. C'est ce qu'a exprimé saint François d'Assise, en s'adressant non seulement à ses « frères les oiseaux » mais à sa « petite sœur l'eau ». C'est aussi ce qu'expriment, en d'autres termes, les astrophysiciens lorsqu'ils affirment que nous sommes des « poussières d'étoiles ».

Mais mon passé c'est aussi l'ensemble de ce que j'ai reçu des générations précédentes. Sans bien le savoir, je suis le produit de toutes les angoisses ; de tous les espoirs, de toutes les réflexions des humains qui ont vécu avant moi.

*La fraternité de demain est la plus importante à vos yeux ; elle reste largement à inventer. Vous parlez volontiers de « solidarité planétaire » ? En quoi ce concept est-il très éloigné de celui de « mondialisation » ?*

Le mot « solidarité » désigne aussi bien une interdépendance subie (toutes les pièces d'un moteur sont solidaires, car tout mouvement de l'une retentit sur les autres) que la prise en compte volontaire du sort des autres (les membres d'une cordée de haute montagne sont solidaires, car chacun est prêt à sacrifier son intérêt au profit des autres).

La mondialisation, dont on parle tant, répond à la première définition. Les progrès techniques, dans le transfert des informations et dans le transport des marchandises et des personnes, ont, au cours des dernières décennies, mis en place un réseau d'interactions si dense que les économies de toutes les nations se trouvent aujourd'hui dépendantes les unes des autres. Ce résultat n'est pas l'aboutissement d'un projet ; il a été obtenu sans avoir été désiré. Nul ne sait d'ailleurs s'il représente réellement un avantage global. Une des conséquences de cette mondialisation est la délocalisation, transfert de multiples activités des nations développées vers celles où les salaires sont les plus bas ; le résultat est l'extension du chômage ici, et l'extension de l'esclavage là-bas. À part quelques financiers, tout le monde perd.

Ces interactions sont si complexes que personne ne sait les gérer. Des processus non automatiquement régulés peuvent survenir, provoquant des crises économiques ou des bouleversements sociaux qui échapperont à la volonté des responsables. La métaphore de l'apprenti sorcier semble s'imposer. Dans cette mondialisation, les humains ne sont au mieux que des producteurs-consommateurs soumis aux caprices de la « conjoncture ». Peut-être vaudrait-il mieux se passer de cette forme de solidarité.

En revanche, la solidarité planétaire souhaitable repose sur des réponses communes de tous les hommes face aux difficultés rencontrées et aux épreuves que la nature leur impose. Les disparités de niveaux de vie actuelles donnent la mesure des progrès à accomplir dans cette voie.

Le premier domaine où cette solidarité pourrait se concrétiser est le système éducatif. Nous l'avons vu, le problème posé par l'explosion démographique ne peut être raisonnablement résolu que par une généralisation de l'éducation. Or, en raison même de leur pauvreté, les pays non développés ne peuvent en supporter la charge. Pourquoi ne pas la partager avec les pays riches ? Tant que l'éducation de tous les hommes ne sera pas considérée comme une tâche globale de l'ensemble de l'humanité, à laquelle chaque État participe proportionnellement à sa richesse, tout discours sur la solidarité ne sera que mensonge.

*La Communauté culturelle méditerranéenne, en faveur de laquelle vous militez, est-elle une première étape dans la réalisation de cette utopie ?*

Avant de construire un grand avion, l'industriel perfectionne ses procédés en construisant un avion plus petit. Il lui est facile ensuite d'extrapoler. Cette procédure est sans doute vraie aussi pour la gestion des grands ensembles humains. Mettre en place une communauté des peuples de la Méditerranée est un exercice permettant de mieux organiser ensuite la communauté de l'ensemble des nations. Ce sera un exercice limité

concernant moins d'un dixième de l'humanité. Les liens qui se sont créés au cours de quelques milliers d'années entre tous ces peuples devraient permettre d'aboutir à une véritable communauté ; mais les conflits actuels mettent en évidence les obstacles à franchir.

Est-ce une utopie ? Ce mot ne désigne nullement un rêve inaccessible. Écoutons Théodore Monod : « Une utopie est un projet réalisable, qui n'a pas encore été réalisé. » Pourquoi ne pas essayer ?

*En somme, vous voulez essayer de diminuer les différences ?*

Nullement. La *fraternité* a pour résultat de diminuer les inégalités tout en préservant ce qui est précieux dans la *différence*. Reprenons l'exemple de la Méditerranée. Aujourd'hui, les 170 millions de Méditerranéens vivant dans les nations membres de l'Union européenne disposent d'un revenu de 19 000 dollars par personne et par an ; les 230 millions des autres nations d'un revenu de 1 900 dollars ; dix fois moins. Un des objectifs de la Communauté sera de rendre moins insupportable cette disparité. En revanche, elle devra simultanément préserver la diversité des cultures.

C'est parce que nous sommes différents que notre fraternité a du sens ; et cette fraternité doit se traduire par l'égalité des devoirs et des droits.

*Égalité qui fait la matière de notre éducation civique ; ou qui devrait le faire...*

Le rôle de l'école est d'intégrer un petit d'homme dans la communauté humaine, de transformer un individu en une personne. Répétons-le : éduquer c'est *e-ducere*, c'est conduire un jeune hors de lui-même, le faire exister dans les échanges qu'il vit avec les autres. C'est donc l'introduire dans le réseau des frères humains.

*Le combat contre l'intégrisme aujourd'hui ne passe-t-il pas par un apprentissage de la fraternité ? En quoi la laïcité peut-elle favoriser le vrai respect de l'autre ?*

La plupart des religions recommandent d'aimer son « prochain ». Le fait est que, malgré ce bel objectif, elles ont souvent secrété des comportements d'exclusion des « païens », des « infidèles », des « ennemis du vrai Dieu », qui n'étaient plus regardés comme des prochains, des frères, mais comme des adversaires à éliminer. Ce n'est pas au nom d'une volonté divine qu'il faut « aimer son prochain », mais au nom de notre lucidité sur la réalité humaine. Cette lucidité est pour moi le fondement de la laïcité.

Encore une fois, pour justifier la fraternité, il n'est nul besoin de faire appel à des notions qui tombent du ciel. Il suffit de regarder en face la réalité humaine. Biologiquement, Homo sapiens est, comme toutes les autres espèces, l'aboutissement d'une évolution. Il se trouve que ce cheminement a fait de lui le champion de la complexité et que cette complexité lui a procuré une capacité qu'il est le seul à avoir reçue : il peut créer avec les autres membres de l'espèce des interactions si subtiles qu'elles font de cet ensemble une structure globale plus complexe encore que chacun de ses membres. Homo a été capable de construire l'humanité. Cette construction est sa spécificité. Être humain, c'est y participer, c'est donc se sentir frère des autres humains.

Bien sûr, cette construction ne sera jamais achevée. Il faudra, génération après génération, apprendre aux humains la solidarité, la participation à l'action humanitaire, le sens de la responsabilité. La continuité biologique de l'humanité est assurée par le mécanisme de la procréation. Sa continuité culturelle ne l'est que par le système éducatif ; et ce système est parfois entre les mains de personnages qui pensent plus à l'équilibre budgétaire d'une nation qu'à la poursuite de la véritable aventure humaine. Nous pouvons constater, en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, que le danger est grand d'un retour à la barbarie.

*En vous écoutant, je ne peux pas ne pas songer à ce que dit Levinas de la fraternité et d'autrui. Il écrit dans Totalité et Infini : « L'être qui s'exprime s'impose, mais précisément en en appelant à moi de sa misère et de sa nudité - de sa faim - sans que je puisse être sourd à son appel. De sorte que, dans l'expression, l'être qui s'impose ne limite pas mais promeut ma liberté, en suscitant ma bonté. »*

*Vous dites vous-même qu'après avoir vu des enfants sur des tas d'ordures, vous sentiez votre responsabilité engagée. Le visage de ces enfants, vous l'avez vécu comme un « appel ». C'est ce que dit Levinas : « Ce visage [...]*

*atteste la présence du tiers, de l'humanité tout entière, dans les yeux qui me regardent. « Il poursuit : « C'est ma responsabilité en face d'un visage me regardant comme absolument étranger [...] qui constitue le fait originel de la fraternité. » Et un peu plus loin : « Le statut même de l'humain implique la fraternité et l'idée même du genre humain. Elle s'oppose radicalement à la conception de l'humanité unie par la ressemblance, d'une multiplicité de familles diverses sorties de pierres jetées par Deucalion derrière son dos et qui, par la lutte des égoïsmes, aboutit à une cité humaine. La fraternité humaine a ainsi un double aspect, elle implique des individualités dont le statut logique ne se ramène pas au statut de différences ultimes dans un genre ; leur singularité consiste à se référer chacune à elle-même. Elle implique d'autre part la communauté du père, comme si la communauté du genre ne rapprochait pas assez. In faut que la société soit une communauté fraternelle pour être à la mesure de la droiture - de la proximité par excellence - dans laquelle le visage se présente à mon accueil. Le monothéisme signifie cette parenté humaine, cette idée de race humaine qui remonte à l'abord d'autrui dans le visage, dans une dimension de hauteur ; dans la responsabilité pour soi et pour autrui. » Un commentaire ?*

Impossible de commenter, j'admire trop. Mon lent, et parfois lourd cheminement qui se veut scientifique rejoint, il me semble, cette vision à la fois philosophique et poétique. Je ne peux que dire merci à Emmanuel Levinas.

**Albert Jacquard**

*répondant aux questions d'Huguette Planès*